

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band: 12 (1986)
Heft: 3

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Bibliographie critique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Frauen in der Geschichte IV

Ilse Brehmer, Juliane Jacobi-Dittrich, Elke Kleinau & Annette Kuhn, Hrsg.

Schwann-Verlag, Düsseldorf, 1983, Broché 432 pp.,
Prix DM 32.-.

*Anne-Marie Käppeli, Assistante, Faculté des Sciences de
l'Education, Université de Genève, CH - 1211, Genève 4*

Le sous-titre de l'ouvrage *"Femmes dans l'histoire"* en précise le contenu : *"Savoir équivaut à vivre ... Contributions pour une histoire de la pédagogie des femmes au 18e et 19e siècles"*. Il s'agit d'un recueil d'exposés présentés dans un colloque consacré à ce thème au Centre pour la recherche interdisciplinaire à l'Université de Bielefeld. Les travaux ici réunis donnent un aperçu des résultats de recherche dans le domaine de l'histoire pédagogique des femmes. Les autrices sont des historiennes, pédagogues, sociologues, historiennes de l'art et de la musique et des chercheuses en littérature. Différentes disciplines, donc différentes approches : à l'interprétation de textes philosophiques concernant l'éducation des femmes succèdent des interprétations d'oeuvres singulières d'artistes, des études à propos de la littérature autobiographique féminine essayant de saisir les formes d'expériences subjectives de l'éducation. L'on y trouve également des recherches touchant à l'histoire des idéologies à travers les représentations du mouvement des femmes, du mouvement ouvrier et des mouvements pédagogiques des 18e et 19e siècles.

La plupart des chercheuses allemandes en histoire des femmes sont parties de l'hypothèse formulée par Karin Hausen à propos de la "polarisation des caractères sexuels" : elle propose de reconstruire le discours des hommes autour de la "relation entre les sexes" sur la base des processus de changement historique, plus précisément de travailler à la frontière significative entre l'histoire contemporaine du patriarcat et celle du capitalisme.

De plus en plus les chercheuses essaient d'approcher leur objet de recherche à partir de sources, documents, productions artistiques, littératures et théories dont les auteurs furent les femmes elles-mêmes. La plupart des travaux de ce recueil relèvent du cadre des discussions méthodologiques avancées dans la recherche en histoire et en littérature, orientée par les sciences sociales.

Venons-en à l'aperçu de quelques recherches :

Un *premier chapitre* "*La femme bourgeoise - une construction impossible ?*" réunit les contributions concernant le développement idéologique et la percée sociale du modèle bourgeois de la polarité des sexes.

Dans la recherche historique dominante, encore aujourd'hui, des historiens renommés nient le concept de sexe - au contraire du concept de classe. Ils disent qu'il ne s'agit pas d'un concept historique mais d'une constante naturelle. Or, Annette Kuhn montre dans son article introductif "Le sexe - une catégorie historique ?" comment le sexe devient un concept significatif dans un contexte historique particulier. En tant que produit de la société bourgeoise-patriarcale le caractère sexuel féminin est soumis au changement social. Partant d'une reconstitution de l'univers féminin de vie (Lebenszusammenhang), elle donne à voir le conditionnement historique et social de la féminité.

Liselotte Steinbrügge intitule son travail "Le partage de l'homme. A propos de la définition anthropologique de la femme dans l'Encyclopédie de Diderot" et se demande quel est le statut de la femme dans le catalogage encyclopédique de la connaissance. Diderot développe le prototype de l'homme bourgeois par distinction de l'idéal aristocratique féodal. Cette déduction se fait d'abord pour l'homme et la femme, indépendamment du sexe. Mais tandis que la formulation de la vision du bourgeois s'ancre dans une valorisation du travail, le domaine du travail féminin dans l'artisanat, l'agriculture et la science est complètement évacué et remplacé par la partie spécifique de la nature féminine : la faculté de reproduction. Le fait de fixer la femme dans son rôle biologique, induit en premier lieu par des intérêts de politique démographique, eut comme conséquence l'exclusion des femmes de tous les domaines de la vie publique lors de la percée de la société bourgeoise et capitaliste.

Christine Garbe présente "Sophie ou le pouvoir secret des femmes. A propos de la conception du féminin chez J.J. Rousseau". Elle montre que la construction rousseauiste de la féminité, prônant la complémentarité des sexes et étroitement liée au concept de chasteté, peut être interprétée comme une tentative de concevoir la féminité comme une deuxième positivité, à côté de la positivité de la masculinité.

La plupart des textes de femmes du 19^e siècle partent du postulat de la différence psychique entre les sexes, attribuant à l'homme et à la femme des devoirs civilisateurs différents. Ainsi, Ilse Brehmer parle "Des mères spirituelles et d'autres images du sentiment maternel (Mütterlichkeit) dans l'autobiographie de He-

lene Lange". Le devoir civilisateur de la femme est déduit de sa faculté biologique de reproduction qui la prédestine à l'éducation des générations futures. Selon Helene Lange, le devoir des femmes ne s'arrête pas à l'éducation de leurs propres enfants mais s'étend au domaine du travail pédagogique professionnel en dehors de la famille (jardin d'enfants, école, etc.).

Barbara Brick, dans "Les mères de la nation. A propos du fondement d'une 'culture féminine' de Helene Lange" se demande quelle a été la motivation de cette féministe allemande de la fin du 19e siècle à reprendre l'idée bourgeoise de la polarité des sexes pour essayer d'en faire une positivité. L'esquisse d'une "culture féminine" de Helene Lange est fondée sur une critique du mode de production capitaliste. Son point de départ fut une critique de la stratégie d'émancipation féminine du mouvement ouvrier et du mouvement des femmes de la social-démocratie qui ne tenaient pas compte des tendances à l'aliénation individuelle dans le processus de production capitaliste. A partir d'une sorte de résignation, elle développa l'idée d'une culture féminine alternative dans le domaine de la famille. La famille apparaît alors comme le dernier abri de la liberté personnelle et de l'individualité, et son devoir est la compensation de la perte de liberté sociale et du sens culturel.

Une autre contribution "De la formation de la féminité par le travail social" d'Ilka Riemann et Monika Simmel reprend le principe de la maternité spirituelle. Selon elles, l'idéal éducatif de la maternité spirituelle aurait eu une influence décisive dans la formation du caractère sexuel féminin. Le prix que les femmes "maternelles" ont eu à payer pour être reconnues comme étant actives publiquement fut le célibat, voire la continence sexuelle. Dans sa conception originale, cet idéal éducatif était limité à la profession de l'éducatrice. Puis, il est devenu modèle d'orientation pour la plupart des métiers féminins (institutrice, assistante sociale, infirmière, secrétaire, etc.). Au 19e siècle, le concept éducatif de la maternité spirituelle était valable seulement pour les femmes bourgeoises. Au début du 20e siècle, il est adopté également par la classe ouvrière et ses organisations.

Un *deuxième chapitre* est consacré à la thématique de "L'Emancipation par l'éducation ?". Des travaux à propos de l'éducation domestique et scolaire des filles au XIXe siècle y sont présentés. Dans l'exposé "La lutte des femmes pour l'éducation au début du XIXe siècle", Helga Grubitzsch essaie de construire des hypothèses pour l'écriture d'une histoire alternative dans le domaine des institutions de formation des filles en France. Jusqu'à aujourd'hui, à part quelques initiatives en recherche féministe, l'histoire des progrès de l'accès des filles à l'éducation et à

l'instruction est décrite comme résultant des lois et des réformes instaurés par les hommes. Helga Grubitzsch au contraire postule que les femmes ont dû lutter elles-mêmes pour chaque réforme dans le domaine de l'instruction scolaire.

Joanne Schneider, dans "L'expérience scolaire d'une fille bavaroise" discute la situation de l'école pour filles au début du 19e siècle. Prenant comme objet d'étude deux écoles munichoises elle montre que leur but premier fut d'éduquer les filles à devenir de bonnes épouses et mères.

Dans son exposé "Instruction féminine au 19e siècle : Captivité de la tête, de la main et du coeur ?" Dagmar Ladj-Teichmann discute le statut du travail d'aiguille dans l'éducation domestique et scolaire des filles. Elle lui attribue deux fonctions bien précises : d'une part, le travail à l'aiguille est un moyen disciplinaire excellent pour inculquer les vertus bourgeoises du travail féminin. D'autre part, dans une société orientée vers la production d'objets à valeur marchande, le travail à l'aiguille - qui garde la valeur utilitaire des objets - symbolise un espace de résistance dans lequel est conservée une mémoire non capitaliste permettant de penser une utopie sociale.

Anne Schlüter présente, dans sa recherche à propos de "La science pour les femmes ? - Des femmes pour la science !", la situation de la première génération des femmes scientifiques dans les universités allemandes. La possibilité d'une carrière scientifique s'ouvrit pour les femmes seulement après la première guerre mondiale avec le nouveau droit d'habilitation. Cependant, les chercheuses travaillaient généralement dans des positions économiquement instables - au contraire de leurs collègues masculins. En dépit de leur qualification scientifique élevée un très petit nombre d'entre elles furent nommées professeur. Anne Schlüter se demande alors qui étaient ces femmes qui, malgré tous les obstacles, se sont décidées consciemment pour la profession scientifique. Leur socialisation fut-elle différente du parcours féminin normal ? Pour y répondre, l'autrice consulte des sources biographiques et autobiographiques.

Un autre travail de recherche part également de sources autobiographiques (autobiographies, lettres, romans) : "Femme au foyer, épouse, mère - Curriculum et parcours de formation de femmes au 19e siècle" de Juliane Jacobi-Dittrich. Celle-ci recherche le lien qui existe entre les buts de socialisation généralement admis et les conditions de socialisation particulières des filles au siècle passé. Au contraire des curriculum masculins, ceux des femmes ne sont pas linéaires, mais pleins de contradic-

tions, de ruptures et, au départ, non conçus en vue d'un objectif professionnel.

L'exposé de Ruth-Ellen B. Joeres' à propos de "Conscientes d'elles-mêmes - histoires" montre l'importance de la lecture de biographies féminines pour les femmes du 19^e siècle. Puisqu'elles n'avaient pas accès à l'université, et que par ailleurs la recherche historique patriarcale dominante ignorait totalement l'importance de l'existence des femmes, les histoires de vie de femmes connues et inconnues furent le seul média qui offrait aux femmes la possibilité de se concevoir sujets et objets de l'histoire.

Un *troisième chapitre*, intitulé "*De la muse à l'artiste*" réunit des contributions d'historiennes de l'art et de la littérature. Sigrid Weigel évoque "Le triple caractère du travail d'écriture féminine" au 19^e siècle. Entre autres, elle mentionne les difficultés d'une diffusion publique des écrits de femmes (Frauenpublizistik), soit une scolarité insuffisante, un manque de qualifications professionnelles, des pratiques discriminatoires dans l'édition, des restrictions au niveau du droit de presse ... S. Weigel conclut que la production littéraire des femmes s'étend entre l'effort d'émancipation, le travail rémunéré et l'exigence d'artiste. Les écrivaines doivent alors faire face à un dilemme insoluble : en tant que travail rémunéré, c.à-d. comme base stable de vie matérielle, la profession d'écrivaine n'est possible qu'à l'intérieur de l'institution littéraire patriarcale dominante et ainsi, la plupart du temps, l'exigence d'émancipation ainsi que d'une littérature propre aux femmes reste non réalisée.

D'autres travaux de recherche dans ce chapitre touchent au rôle de la formation musicale des filles de la bourgeoisie au XIX^e siècle, de la relation du peintre (homme) à son modèle (femme). Bref, les travaux concernant l'histoire de la pédagogie des femmes présentés dans ce recueil contribuent à éclairer l'existence des femmes en tant qu'écrivaines, artistes, institutrices, scientifiques et politiciennes d'un point de vue biographique, littéraire, artistique, sociologique, économique et historique. Ils contribuent à rendre visibles des traces d'existence de femmes qui nous donnent des repères pour notre propre construction d'identité.

Cet état des travaux en matière de recherches féministes transdisciplinaires venant d'Allemagne est exemplaire des perspectives qu'ouvre une recherche tenant compte de la différence des sexes. Il est souhaitable qu'en Suisse également les chercheuses féministes trouvent la base matérielle et institutionnelle pour articuler leur propre relation au savoir.

**Kritik der Alltagsreligion.
Ein Beitrag zu den Regulations- und Legitimationsproblemen des
Alltags
Wolf-Dietrich Bukow**

Haag & Herchen Verlag, Frankfurt a.M., 1984.
Kartonierte, 512 Seiten. Preis SFr. 53.40.-.

*Dr. Adalbert Saurma,
Schützenmattstrasse 63, CH - 4051 Basel*

Im Rückblick auf die letzten zehn Jahre soziologischer Geschäftigkeit könnte man in grober Vereinfachung den Eindruck gewinnen, dass unser Fach umso rascher aus dem Horizont gebildeter Heilserwartung breiter Schichten entschwand, je deutlicher - dank Adorno und Habermas, Parsons und Luhmann - eine geradezu theologisch systematische Gedankentiefe und ein moralisch gewichtiger Anspruch zu Tage trat. So musste sich etwa in unserem Land eine "Buchhandlung für Soziologie" einen neuen, nicht-missionarischen Namen zulegen, da die nachrückende Käufergeneration sonst dort ausschliesslich bornierte Literatur wie die vorhergehende Generation in konfessionellen Buchhandlungen vermutet hätte. Im gleichen Blick zurück jedoch erscheint auch immer stärker eine gleichsam neue soziologische Frömmigkeit, die nicht im rigoros theoriegeleiteten Durchblick, sondern in direkter Betrachtung bisher vernachlässigter Alltagsphänomene höher oder tiefer empfundene Einsichten zu erlangen hoffte. Auch eine veralltäglichte Soziologie, wie sie sich die Betriebswissenschaft hält, ist inzwischen auf den Wert einer wenn auch synthetischen, unternehmenseigenen Trivialreligion in Form der "impliziten Organisationskultur" gekommen.

Die im Winter 1980/81 abgeschlossene Habilitationsschrift (an der Erziehungswissenschaftlichen Fakultät Köln) des Theologen und promovierten Soziologen Bukow ist weitgehend von den soeben flüchtig skizzierten Veränderungen in der humanwissenschaftlichen Szenerie der letzten Jahre geprägt. Als Theologe noch hat er ab 1972 von kritischem Elan getragene Artikel geschrieben, die auch heute insofern lesenswert sind, als sie exemplarisch von der Hoffnung zeugen, man könne Institutionen bekehren, indem man ihnen von innen her ihre eigentümliche Verlogenheit auf den scharfen Begriff bringe und unter die Nase halte. Stark beeinflusst von der in Münster i.W. um W.D. Marsch engagiert betriebenen, von Luckmann her wissenssoziologisch ausgerichteten Religionssoziologie, hat Bukow als Soziologe an der Theologischen Fakultät

Heidelberg während mehreren Jahren am DFG-Projekt "Theologie und Sozialisationsforschung" gearbeitet und diesem Themenkreis auch seine Dissertation gewidmet. In ihr wird bereits die für die vorliegende Arbeit fundamentale Unterscheidung zwischen institutionalisierten und alltagsweltlichen Formen der Religion vorgeführt, wobei unter Religion in einem weiten und aufklärenden Sinne ein aus unbegriffenen Verhältnissen führendes Wissen über die Gesellschaft und ein diesem entsprechendes Handeln verstanden wird. Reste alltagsweltlicher, religiöser Sozialisation halten sich vor allem in der Familie, sehen sich aber bedrängt durch andere alltagsweltliche Wissensformen und durch die Geringschätzung seitens der ohnehin zunehmend unter ideologischer Konkurrenz leidenden Kirchen. Diente in der damaligen Arbeit die aufwendige und brillant dargestellte, soziologische Theorie einem letztlich doch noch kirchenkritischen Zweck, so bildet in der Habilschrift der ständige Vergleich der alltagsweltlichen Dimension der Religion mit anderen, nichtreligiösen Alltagstheorien den Rahmen für eine umfassende Kritik dessen, was man mit dem Pathos der Frankfurter Schule zum Verblendungszusammenhang fortgeschritten kapitalistischer Gesellschaften zählen kann: Die Verhältnisse, sie sind doch so, dass nicht nur der kleine Mann für die voreiligen Versöhnungen mit ihnen eben der Alltagsreligion bedarf.

Die Analyse des alltäglichen Lebens geschieht stets im Lichte von Interpretationsstützen, wie sie uns von den Grossen Geistern, von Marx, Freud und Husserl, geliefert worden sind: Mit ihnen können wir uns als Opfer oder als Bewältiger, als Veränderer und Veränderbare oder als Beobachter verstehen, können wir theoretische "Beweise" finden, unseren Alltag als ungereimt oder in nur allzu sinnfälliger Art auf einen Reim gebracht zu sehen. Alle drei sind auch immer wieder, in unterschiedlichem Mischungsverhältnis, in anderen Werken zum vorliegenden Thema Bukows zu finden, sei es bei Henri Lefebvre und Philippe Lucas ("La religion de la vie quotidienne", 1981), bei Karel Kosik oder bei Peter Berger/Thomas Luckmann. Bukows Arbeit ist allerdings eher am Rande mit anderen Betrachtungsweisen beschäftigt; ein oft fast allzu einfallsreicher Gedankenstrom, immer wieder kanalisiert durch etappenweise Bestandesaufnahmen, Zusammenfassungen und Querverweise, führt andere Literatur, stets nüchtern und eher pragmatisch, zur seitlichen Absicherung mit sich. Da die Grundintention eindeutig auf eine historische und politökonomische Kritik unseres wohlständig-westlichen Alltagsdenkens deutet, werden in einer für die erwähnte wissenstheoretisch ausgerichteten Religionssoziologie - wie auch bei Habermas - typischen Weise unter den phänomenologisch oder auch psychoanalytisch bestimmten strukturellen Universalien des Alltäglichen diejenigen Akzente

ausgeblendet, die diese Intention verunsichern könnten: Eine Handlung dient der Bewältigung eines bestimmten Themas, über das man sich intersubjektiv verständigen kann oder sogar muss, weil es eine bestimmte Aufgabe stellt, die in befriedigender Weise gelöst werden kann, unter den möglicherweise dramatischen, aber auszahlbaren Umständen einer Situation usw. Also keine ständigen, thematischen Metamorphosen, keine immer irgendwie vergehenen Mühen und auch kein unaufhebbares Aufgeschmissensein in vieldeutigen Situationen. Eher Mead, Piaget und vielleicht noch Goffman, als Garfinkel oder Ricoeur oder gar Lacan.

Nun ist Bukows Werk von einem so ausdauernden Scharfsinn getragen und viel zu reichhaltig, als dass diese elementaren, im ersten von sieben Teilen getroffenen, theoretischen Grundannahmen den Wert seiner weiteren Erörterungen wesentlich beeinträchtigen könnten. Im diesem ersten Teil ("Zugang") also soll ein gewisses Vorverständnis von Religion in dem bereits skizzierten Sinne gefunden werden. "Religion soll als Beispiel für den gesellschaftlichen Ueberbau in der Alltagswelt, am 'mikrosozialen Ort' aufgesucht werden. Dem Gehalt nach scheint sie ubiquitär zu sein, insofern als sie sich in Handlungspausen 'überdenkend' auf Handlungsprobleme verschiedenster Art bezieht" (S.21). Der Autor wird seine Untersuchung in Rekonstruktion der in der Logik alltäglichen Handelns vorzufindenden "Abstufung zwischen unhinterfragtem, einfach hingenommenem, in natürlicher Einstellung gewonnenem Wissen und distanzierter, kontextbefragender, qualitativer Deutung" (S.50) und insofern engagiert durchführen, als er die "Alltagswelt der Praxis" (S.53) aufzuarbeiten trachtet. Im kurzen zweiten Teil wird der "Weg zu einem Alltagskonzept" eingeschlagen, wobei es vor allem um das Aufzeigen sowohl der eher bloss reproduzierbaren oder vororientierenden Aspekte der Alltagswelt wie auch derjenigen des kreativ inszenierten Alltagslebens geht: Das Drama des Alltags als Nachvollzug eines Scripts oder als Potential spannender Variation. "Die Alltagswelt wird vom Gesellschaftsmitglied ... inszeniert, um gesellschaftliche ... Reproduktion zu ermöglichen. Sie ist Ausdruck gesellschaftlicher Praxis, - extrem formuliert ist sie Ausdruck des Stoffwechsels zwischen innerer (Gesellschaftsmitglied) und äusserer Natur (Wirklichkeit)" (S.60). Der dritte Teil ("Sedimentierte Alltagswelt, Niveaus des Arrangements") und der vierte ("Realisierte Alltagswelt, Handlungsorientierung und Handlung") nehmen diesen Doppelaspekt wieder auf.

Ein wesentliches Stichwort der Bukowschen Kritik war noch in Teil II gefallen: "In der bürgerlich-kapitalistischen Gesellschaft kann die Alltagswelt zum blossen Reflex, zum reinen Arrangement verkommen" (S.66). In den anschliessenden Teilen entfaltet der

Autor seine grosse Meisterschaft, diese glitschige Materie sorgfältig in ihre Bestandteile, gleichsam ihre Filets und Gräten, zu zerlegen. Es fällt einigermassen schwer, das reiche, begriffliche Operationsbesteck hier in Kürze ohne Gewalt vorzuführen. Herauspräpariert werden die klassen- und schichtspezifischen Relevanzsysteme, die auf verschiedene, berufliche, private oder öffentliche "Orte" segregiert bezogen werden müssen; die typisierenden Beschreibungen alltagsweltlicher Objekte im Prozess der Identifizierung; die Wichtigkeit von Normalität und Plausibilität in der Definition von Situationen. In pointierter Zusammenfassung und in Vorwegnahme späterer Resultate gesagt: "Die Alltagswelt im weitesten Sinn ist demnach Reaktionsbildung, weder Konstruktion noch Rekonstruktion, sondern letztlich bloss Anschlusskonstruktion, Anhang der gültigen Produktionsweise" (S.81). Im Teil IV geht es um die "Erzeugung von Alltagswirklichkeit im Handeln" (S.112), um die komplexen Regelformen (bestimmt durch die Rahmung, die Produktionsweise etc.), bei deren Anwendung es zu Ueberforderungen kommt, die durch sog. "Verfahren" zu bewältigen versucht werden: Reziprozität der Perspektiven, Et Cetera-Annahme, Normalform, Verständlichkeit, Richtigkeit, Wahrheit, Wahrhaftigkeit. Ferner wird bei der Konstruktion einer Handlung zwischen ihrer Konsistenz, Richtung und Dichte unterschieden - alles Konzepte in lockerer Anlehnung an Ethnomethodologen, Interaktionisten, Habermas oder Luhmann. Hier spielt Religion noch keine Rolle, "weder innerhalb der normativen Oberfläche noch innerhalb der Tiefenstruktur" (S.149).

Dies ändert sich in den beiden folgenden Teilen, in den "Reaktionen auf problematisch gewordenes Alltagsleben" und "Radikale Reaktionen durch Ausbruch aus dem Alltag" untersucht und dargestellt werden. Die schon erwähnte, parallele Führung der Argumentation in einem eher profanen und einem eher religiösen Bereich des Alltagslebens wird hier in grosser Breite vorgetragen: Ausgangspunkt ist wieder die Störung der Handlung durch die herrschenden Verhältnisse, was zu Reparaturversuchen, zu reflexiven Verfahren des In-Ordnung-Bringens nötigt. Wieder in kaum tolerierbarer Kürze dargestellt: Es werden Formen praeverbalen, verbalen und postverbalen In-Ordnung-Bringens in ihren nichtreligiösen und religiösen Spielarten beschrieben und in knappen Zusammenfassungen nach Typ, Themen, Praktiken, Materialien, Leistungen sozusagen "alltagsweltwirtschaftlich" evaluiert, wobei natürlich den Ritualen ein besonderes Gewicht zukommt. "An der Alltagsreligion wird die Konstruktion der Verfahren (des In-Ordnung-Bringens) besonders plastisch. Hier werden (gestörte) Handlungen kunstvoll mit Deutungen versorgt, tiefengeglättet " (S.297). Ganz ähnlich geht Bukow in Teil VI bei den sog. "Transformationsverfahren" vor, die "es dem Gesellschaftsmitglied ermöglichen,

Anteile seines gesellschaftlichen Arrangements aus der Alltagswelt auszuklammern und anderenorts auszuarbeiten" (S.376). Als typisches Beispiel sei "das Verfahren der Enklavenbildung" (S.344) erwähnt, was an die "sanctuaires" bei Lucas gemahnt.

Im Schlussteil kulminiert die Arbeit in einer sehr präzisen Analyse der notwendigen Rolle, welche Magie und Mythos als "Regulations- und Legitimationsmechanismen des Alltags" in unserer durchaus nicht-naturvölkischen Gesellschaft spielen. Während als mythisch ein Arrangement anzusehen wäre, über dessen Bedingungen man sich keine Klarheit verschaffen kann, sind magische Verfahren durch ihren absoluten Gegensatz zu "rekonstruktiv-kritischen Formen der Problembewältigung" (S.440) gekennzeichnet: "Die bloße Durchführung eines Verfahrens genügt schon" (S.400). Unser Alltag wird als "kolonisiert" (Habermas) diagnostiziert; was ihn anbetrifft, so "wird der für das Alltagshandeln erforderliche Konsens nach wie vor ohne die Kirche durch die Alltagsreligion und andere konventionelle (kulturelle), jedenfalls vorinstitutionelle Prozesse geleistet" (S.449). Soweit die mit recht gewagten Kürzungen arbeitende Zusammenfassung.

Ein besonderes Lob sei abschliessend den etwa 20, im Text verstreuten, erläuternden Graphiken ausgesprochen, verzichten sie doch weitgehend auf den üblichen Unsinn technoider Wortkästchen und Pfeile zugunsten beschwingter, vieles nur andeutender Darstellungen, die man trotz der erwähnten, etwas mechanistischen Finalisierung und Amalgamierung verschiedener "Sanfter Soziologien" geradezu ethnomethodologische Choreographien nennen könnte. Auch sei hier noch gleich der einzige tadelnswerte Punkt genannt: Das recht schiefe Verhältnis zwischen dem Preis und der editorischen Qualität des Textes - ein mageres Register, zu viele Tippfehler und eine minimalistische Ausstattung. Dass ein so bedeutender Beitrag, der durchaus neben Lefebvre und Kosik zu stellen ist, derart verschämt daherkommen muss, zeugt von dem Rückfall der soziologischen Profession in vorinstitutionelle Verhältnisse.